

» dépit de la modification de la situation, d'appeler à l'attaque. Après la révolution de 1848, Marx et Engels se séparèrent nettement des émigrés qui voulaient se débarrasser de la défaite comme d'un épisode fortuit. Après la victoire du tsarisme sur la révolution de 1905, Lénine se vit obligé de rompre avec tous ceux parmi ses partisans qui voulaient maintenir, comme par le passé, le cours vers l'insurrection armée. La meilleure qualité de l'école marxiste du réalisme révolutionnaire réside dans la capacité de pouvoir, rapidement virer de bord lorsque un changement des circonstances se produit. »

Vraiment se serait là une grandeur de caractère dont devrait être nanti le chef idéal. Mais, malheureusement, ce genre de chef doit encore naître. Peut-être lorsque cette société sera morte et l'humanité, selon le mot de Marx, aura clôturé sa préhistoire, peut-être nos descendants connaîtront-ils alors de tels chefs, mais nous, en bons empiristes, nous ne pourrions faire état que du type d'humain que nous connaissons.

Au point de vue de la causalité historique, la dictature russe — et aussi la passivité criminelle de la social-démocratie — a engendré et nourri son antithèse politique mondiale : le fascisme. De peur de perdre son hégémonie et excitée par les bandes internationales de sa prétraille qui voyaient dans l'œuvre des « besbosniki » russes (les sans dieux) l'annonce de leur fin prochaine ; bref, poussée par le désir de se prémunir contre une révolution ressemblant à la révolution bolchevique qui lui aurait enlevé à jamais son pouvoir, la bourgeoisie, se serait accrochée à n'importe quelle puissance capable de la sauver. C'est pour cela qu'elle laissa faire si longtemps la social-démocratie, qui administrait à la classe ouvrière force de narcotique en la berçant de l'illusion que l'émancipation sociale lui tomberait comme une manne céleste des hautes régions de la politique. La bourgeoisie ne cessa ses déclarations d'amour à la démocratie que jusqu'au moment où l'explosion de la réaction en Italie coïncida avec l'apparition d'un sauveur, ancien athée, Mussolini, un possédé du pouvoir, qui rallia autour de lui la masse réactionnaire. On ne peut pas négliger cette dialectique de l'histoire si on veut comprendre le bouleversement de l'après-guerre.

Dans ce développement politique psychologique, on peut dire aussi que la dictature russe a appelé à la vie des forces antiféodales par sa politique de tutelle vis-à-vis des formations politiques avancées de l'Europe Occidentale, en modelant les dirigeants nationaux d'après le type russe et par sa politique intérieure et extérieure. Ce sont ses agissements qui ont contribué à rendre le prolétariat incapable de résister à la vague de la contre-révolution. Les masses ouvrières de Russie démontrèrent qu'elles n'étaient pas encore mûres ni moralement ni techniquement, de même qu'elles n'étaient pas encore capables de remplacer par leur activité les intellectuels professionnels. Les masses allemandes ont démontré, malgré l'étiquette du parti « communiste », qui leur avait été collée sur le dos, une immaturité idéologique non moins grande. La social-démocratie allemande était des plus bornées mais les partis communistes de tous les pays ne l'étaient pas moins. Leur ignorance, leur flatterie du lumpenprolétariat, leur adulation du meneur professionnel, leur propension vers la bureaucratisation les rendèrent inaptes à l'action révolutionnaire.

Le parti est-il le véritable représentant de la classe ? Idéologiquement on pourrait donner une valeur relative à l'idée qui considérerait ces deux termes classe et parti, comme synonyme. Mais en réalité ils ne le sont pas. Chaque parti, qu'il soit religieux, national-réactionnaire, conservateur, social-démocrate ou communiste, se ceint de l'auréole de représentant de la classe ouvrière, mais ce n'est certes pas encore là une garantie de ce qu'il représente la classe ouvrière et de sa volonté de réaliser ses intérêts économiques et moraux.

Le prolétariat peut-il se manifester en tant que classe autrement que dans un parti ? J'entends déjà la question bien connue : « Au cours de l'histoire, le prolétariat a-t-il pu se manifester autrement qu'au travers de l'organisation d'un parti ? » Evidemment non, jamais cela n'a pu se faire. Cependant l'histoire c'est le passé et dans le passé, il n'y eut jamais autant d'expériences que maintenant et ce qui est plus important encore, jamais les résultats négatifs de l'action de parti et

de la direction oligarchique ne furent jamais si rigoureusement pesées, soit dans le sens du pour ou du contre, que maintenant. On ne fait que crier, nous le répétons, « tout par en bas ! », « élection libre des dirigeants », « droit démocratique aux masses ». Ne sont-ce déjà pas là autant d'anachronisme pour un parti. La masse n'entre jamais entièrement dans le parti, même pas en Russie, après 16 ans d'hégémonie du parti et même pas non plus sous le fouet du national-fascisme.

X

La loi de la paresse des masses empêche cela. Cette même loi empêche les masses qui adhèrent déjà au parti une participation intensive du travail du parti et spécialement lorsqu'il s'agit de problèmes intellectuels (1).

Le parti est déjà, comme nous l'avons dit, une oligarchie en lui-même. Soit dit entre parenthèse, le mouvement ouvrier russe ne s'est jamais occupé, à notre connaissance, de ces problèmes. Son histoire pré-révolutionnaire ne connaissait pas des formes de partis telles qu'elles existèrent en Europe Occidentale. Leur fonction illégale identifiait la direction avec le parti. Aussi les communistes russes n'attachent pas grande importance à ces problèmes. Tous au plus considèrent-ils de telles discussions comme des symptômes de mentalité petit bourgeois ou comme de la rhétorique anarchisante. En ce qui concerne le libre développement des valeurs individuelles, ils sont trop dogmatique que pour en concevoir toute l'importance (cette importance n'est, bien entendu, que toute relative). Cette recherche est une catégorie culturelle propre à l'être pensant de l'Occident.

Sans souscrire entièrement à la thèse pessimiste de feu Herman Gorter, soutenue dans la brochure (2) traduite par lui, nous pensons cependant pouvoir affirmer, sur la base d'une expérience de plus de 35 années, que dans tous les pays il importe de développer le sens critique de la classe ouvrière avant qu'elle ne participe à un nouveau regroupement national ou international. Le droit à la formation de fractions peut être, dans les nouveaux partis, une arme, un correctif salutaire pouvant empêcher tout excès ou tout abus de la part des chefs. Rien ne dit évidemment qu'un pareil droit doit constituer nécessairement une garantie absolue contre toute déviation et qu'il constitue un remède infaillible contre tous les maux, mais il peut, s'il est employé intelligemment et s'il est manié par une conscience politique arrivée à maturité, devenir une arme de la critique par excellence.

Il ne suffit pas de jeter quelques débris et de recueillir la matière contaminée pour la présenter comme des éléments « neufs » et « sains » capables de construire un lien de rassemblement pour les ouvriers révolutionnaires dans le labyrinthe politique d'Europe. Nous donnons notre plein assentiment à la conclusion de l'article paru dans « Bilan » (n° 1) et intitulé : « Vers l'Internationale deux et trois quarts ? »

« La Quatrième Internationale, les nouveaux partis se préparent dans une toute autre atmosphère politique. Là où l'on s'acharne à comprendre le passé que nous venons de vivre sans faire recours aux manœuvres permettant des succès éphémères. Des grands événements historiques accompagneront la fondation de ces nouveaux organismes, mais pour que ces événements se concluent par la révolution mondiale, il faut préparer dès maintenant la condition essentielle pour la lutte, les fractions de gauche. Celles-ci n'ont rien à voir avec des expériences prématurées et ne peuvent lier leurs responsabilités avec des aventures qui ne réaliseront pas les nouvelles organisations, mais leur caricature, et qui feront régresser et non avancer la lutte du prolétariat pour la révolution, pour le renversement du capitalisme dans le monde entier ! »

(1) Dans l'ouvrage déjà cité de Rob. Michiels, l'auteur démontre ce fait pour ce qui concerne les partis socialistes. Il est évident que dans les partis communistes de l'Europe Occidentale, formés de cellules, cet absentéisme intellectuel des masses se vérifie encore sur une plus grande échelle.

(2) « L'Union générale ouvrière », brochure exposant la tactique des communistes ouvriers allemands en 1921.